

# Le navire et le Scrabble

écrit par Raphaël Pomey | 10 janvier 2023

L'homme, qui se savait minuscule sur ses bateaux, pouvait tout car il se souciait davantage du salut de son âme que de sa facture d'électricité ou de son cholestérol. Ainsi découvrait-on des peuplades exotiques, des éléphants et des passages impossibles à travers la Patagonie, quand notre modernité ne découvre plus guère que le «charme discret de l'intestin», pour citer un succès d'édition de la décennie écoulée.

Vous avez peut-être remarqué ces tatouages de caraques et caravelles qu'aiment à se barbouiller les jeunes urbains de notre époque. C'est une mode intéressante, car notre société ne prend plus guère la mer. Et en particulier pas ceux pour lesquels la transition vers une nourriture essentiellement végétale, grâce à trois tomates cultivées sur le balcon d'un appartement situé sous-gare, constitue la grande aventure d'une vie. Ramuz le disait déjà, dans son essai *Besoin de grandeur*, à la fin des années 30: «Il nous manque une moitié de l'existence qui est celle qu'offrent les ports d'où partent tant de routes vers partout et vers nulle part.» Il faisait alors référence à la réalité géographique de notre petits pays, encastré entre ses montagnes. L'observation, un siècle plus tard, pourrait pourtant prendre un tout autre sens: psychologique cette fois.

Car les frontières physiques – hors cas de gripes mondiales, bien sûr – peuvent bien avoir été abolies contre l'avis des peuples, notre incapacité à prendre le large se révèle dans notre incapacité à accepter le tragique de l'existence. Par exemple, il y a encore un an ou deux, l'existence de *sensitivity readers* aux états-Unis faisait rire tout le monde chez nous. Quoi? Des personnes ayant pour mission de lire

préventivement les romans afin d'avertir les éditeurs à propos des passages susceptibles d'offenser des minorités? Cela ne pouvait se passer qu'aux états-Unis, là où le souvenir du prohibitionnisme puritain n'avait jamais totalement disparu. Nous étions alors fort naïfs, comme ceux qui pensaient, au siècle dernier, que le communisme ne quitterait jamais les frontières de l'URSS.

Dans ce numéro, nous traitons une offensive que personne n'a vu venir, contre les mots problématiques du Scrabble. Eh oui, le bon vieux Scrabble, où l'on pouvait jouer à peu près n'importe quel mot, pourvu qu'il appartienne à la langue française. L'on se souciait alors, dans notre innocence, d'utiliser des consonnes et des voyelles qui, mises bout à bout, formaient un mot. Erreur: il aurait fallu que le terme soit gentil, «bienveillant» et à faible taux de calories, nous dit désormais le fabricant du jeu, Mattel. Le progrès a fait de telles avancées que nous voilà, même au niveau du Scrabble, «en pleine obsession préventive, en plein ravage prévisionnel, en pleine civilisation prophylactique» (Philippe Muray). Qui l'aurait cru?

Lorsque l'on vit dans un horizon fini, la nature humaine a ceci de particulier qu'elle cherche avant tout à le protéger. Au Peuple, notre appel est le suivant: prenons le large, même si nous avons le mal de mer. Car cette société thérapeutique, cajolante, ne nous dit rien de bon. Nous n'apprécions guère que l'on vienne nous supprimer des libertés aussi anodines que jouer un mot peu élégant au Scrabble, sous couvert de libération en tous genres. Ceux que nous combattons le plus âprement sont ceux qui invoquent des valeurs auxquelles nous croyons pour nous priver des aventures les plus humbles: celles de l'esprit, qui sont aussi les plus sacrées.